

## **DES NOUVELLES DU LIVRE POUR LA JEUNESSE**

### **TERRORISME (VOLET 1)**

Élizabeth Vlieghe  
Enseignante retraitée

La violence est sans doute née en même temps que l'humanité ; même si l'on s'accorde à dire qu'elle entraîne actuellement moins de morts qu'en des temps plus reculés, la barbarie des cent dernières années et quelques, ainsi que la médiatisation de toutes les horreurs commises partout dans le monde, entretiennent un sentiment de peur et d'insécurité, parfois sans commune mesure avec la réalité. On ne peut nier pour autant son existence sous de multiples formes, dont une qui n'a pas attendu le 11 septembre 2001 pour s'exercer, mais occupe le devant de la scène médiatique ces derniers temps, à savoir le terrorisme.

Évidemment ce terme se veut extrêmement péjoratif ; une définition sommaire pourrait en être la suivante : usage de la violence envers des innocents à des fins politiques, religieuses, idéologiques ; ou encore : moyen de faire pression sur un état ou des organisations en faisant régner l'intimidation et la terreur sur des citoyens par le biais d'attentats, de prises d'otages, d'exécutions, qui frappent de façon aveugle ou plus ciblée. Si nous

pensons tous aux attentats qui ont récemment endeuillé la France mais également l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre, la Russie et la Suède, on se souviendra cependant que d'autres exactions ont eu lieu un peu partout en Europe et dans le monde depuis des décennies, au nom de combats considérés comme justes et légitimes par ceux qui les mènent. Peu d'endroits sont épargnés et ces actes barbares se multiplient depuis le début du vingt et unième siècle.

Cette chronique traitera donc, autant que faire se peut, en deux volets, de toutes les formes et origines de terrorisme, même si le sujet n'a pas été abordé très souvent en littérature pour la jeunesse ; les parutions récentes se focalisant sur les derniers attentats en France et l'embrigadement des jeunes, il serait opportun de sonder les élèves sur ce qu'ils connaissent du sujet, puis de leur rappeler que ce mode opératoire est le fait de nombreuses organisations agissant au nom de causes multiples qui firent ou font encore la une des journaux du monde entier. Ces ouvrages présentent le mérite de permettre d'amorcer la discussion, de réfléchir en essayant de rester serein si possible ; selon l'âge et la maturité, pourront être abordées et mises en débat les notions de violence aveugle, de violence légitime, de violence politique, de guerre juste, de cause juste, de résistance, d'oppression, de représailles, de tyrannie, de rétablissement d'un état de droit ou de terrorisme d'état, de kamikaze, d'embrigadement, d'amalgame... Selon les titres, l'accent sera mis sur la prise d'otages ou l'attentat (préparation, exécution, conséquences), sur le deuil des familles de victimes, leurs réactions, celles des citoyens ordinaires et des gouvernants. Mis à part quelques albums, la plupart des ouvrages s'adressent aux adolescents, parfois dès la fin du primaire, mais davantage aux collégiens et lycéens. On pourra se pencher sur les commanditaires et les exécutants : commando ou personne seule agissant au nom d'une organisation constituée ; sur la cause défendue, ses origines, le contexte ; sur les modalités des actes commis ; sur les lieux et les dates ; sur les conséquences à tous points de vue, qu'elles soient individuelles et personnelles : refus ou recrudescence de la haine, traumatismes, résilience ; qu'elles soient collectives et politiques : renforcement de la sécurité, état d'urgence, représailles, interventions militaires, etc.

Pour avoir dû gérer en tant qu'enseignante les minutes de silence et les réactions, parfois hostiles et violentes, des élèves en 2001 et en 2015, je sais qu'il s'agit d'un sujet sensible, délicat et compliqué à aborder, que ce soit en sixième ou en BTS ; je connaissais quelques rares titres anciens et les parutions récentes sur le sujet m'ont convaincue que le détour par la fiction pouvait, comme souvent, aider à prendre du recul et à débattre.

***Les mots et les images qui font peur*, Catherine Dolto et Coline Faure-Poirée, illustré par F. Mansot, Mine de rien, Giboulées, Gallimard Jeunesse, 2016.**

À l'image de cette collection de petits albums au format carré, cet opus essaie de mettre des mots sur tous les événements importants ou anodins qui affectent le quotidien des petits et les sentiments éprouvés ; les auteurs tentent cette fois-ci d'expliquer et de dédramatiser des mots tels que « terrorisme », « attentat », « peur », « explosions », « blessés » à des enfants saturés d'images qu'ils ne comprennent pas et d'autant plus angoissés que les adultes croient les protéger en ne leur disant rien. Chaque page de gauche, qui nomme et explique les choses avec des mots justes et rassurants, est illustrée à droite par des dessins simples, vifs et colorés. Sans occulter la réalité du chagrin et de la peur engendrés par des événements violents et injustes, les propos se veulent rassurants, optimistes et porteurs d'espoir.

***Les Oiseaux blancs de Manhattan*, Xavier Armange, Rêves Bleus, Éditions D'Orbestier, 2013.**

Le soleil brille sur les tours de Manhattan ce jour-là ; le narrateur suit du regard une femme montée dans un taxi jaune qui la dépose au pied d'une grande tour dans laquelle elle travaille. La suite est connue : il entend la terre trembler sous la violence du choc, puis les cris, il voit les flammes et la poussière envahissant la ville. Au moment où la tour s'effondre, les vitres explosent et des milliers de papiers jaillissant des tours se transforment en oiseaux blancs montant vers le soleil. Il faudra plusieurs pages sur lesquelles tout semble figé, noyé, sombre, pour que progressivement reviennent la lumière, la clarté et l'espoir ; entre temps les couleurs pastel et acidulées des premières pages se sont embrasées, l'ocre et l'orangé dominant à la suite d'une double page bleu ciel que rien ne trouble sauf un petit avion blanc... Malgré une grande économie de moyens, les textes et dessins témoignant d'une grande simplicité, tout est dit, de façon sobre, émouvante et poétique. Deux personnages à peine esquissés (une voix, une silhouette même pas entrevue) symbolisent les témoins et victimes de l'attentat du 11 septembre 2001, auxquels l'auteur veut rendre hommage, tout en dispensant un message d'espoir. Abordable dès l'école primaire.

***Je m'appelle pas Ben Laden !*, Bernard Chambaz, illustrations de Barroux, Histoire d'histoire, Rue du monde, 2011.**

Rien de pire que l'amalgame entre islam et islamisme. C'est pourtant malheureusement ce qu'il s'est passé de nombreuses fois depuis l'attaque du World Trade Center, dont cet album témoigne. Nassir, le narrateur, vit à New York ; son meilleur ami John va bientôt l'accompagner en Égypte où Nassir va rendre visite à ses grands-parents. Ce jour-là, le 11 septembre

2001, toute la classe se rend au zoo et soudain c'est l'horreur ! Les enfants vivent l'évènement en direct : Nassir ne peut oublier les corps qui tombent, le chagrin de ses parents, celui de Barry dont l'oncle est mort ; puis il perçoit le changement d'humeur de John qui ne répond pas à ses lettres et finit par fréquenter une école privée baptiste. Nassir est devenu infréquentable car il est musulman, même si chez lui on ne fait pas le Ramadan et que l'on fête Thanksgiving en tant que citoyens américains ; certains anciens combattants lui déniaient même le droit de se recueillir sur les lieux de Ground zero. Heureusement, ses amis Pedro, Chen et même Barry lui restent fidèles. L'histoire se termine dix ans plus tard : alors que Nassir fête ses 20 ans avec ses amis, l'exécution de Ben Laden est annoncée ; même s'il doute que cela console Barry de la mort de son oncle, il se sent soulagé et tous rejoignent la foule à Ground zero.

Un album lumineux et simple aux illustrations colorées très significatives ; sur certaines pages sont mis en regard une photo en noir et blanc et un texte mettant les faits en perspective, à savoir l'origine de l'intervention des États-Unis en Irak en 1991 et ses conséquences ; cet aspect documentaire permet d'aller plus loin dans la compréhension de situations géopolitiques extrêmement complexes, ce qui est le but de cette collection, comme indiqué sur la quatrième de couverture : « Une histoire et des documents d'époque pour interroger l'histoire du monde ».

Je signale que le même éditeur a publié dès décembre 2015, dans la collection « Pas comme les autres », un autre album *J'atteste contre la barbarie* d'Abdellatif Lâabi, illustré par Zau. Le poète marocain avait écrit ce poème (très largement diffusé sous forme d'affiches dans les lieux culturels et scolaires) dès le lendemain des attentats contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher ; ceux du 13 novembre 2015 en ont fait accélérer la publication. Le texte poétique qui prône l'amour, la tolérance et le refus de la haine est suivi d'un dossier documentaire réalisé par Alain Serres sous forme de questions-réponses : les faits, leur origine, leurs conséquences y sont expliqués clairement et simplement, dans un souci de mettre des mots sur l'indicible, en garde contre toute tentation de désigner l'ensemble des musulmans comme fautifs, et de délivrer un message d'espoir.

### ***Nine eleven*, Jean Jacques Greif, Médium, L'école des loisirs, 2003.**

Aucun des personnages mis en scène dans cette fiction documentaire ne pouvait imaginer ce qu'il allait vivre ce jour-là. Que ce soient ces brillants élèves de la Stuyvesant High School âgés de 17 ans : Andrew, Charlène, Laura, Lex, Nikita, Noah et les autres, ou les plus jeunes, tels Peter, frère d'Andrew ainsi qu'Éléanore, sœur de Charlène fréquentant la Primary School 204, toutes deux situées au nord-ouest du World Trade Center, mais suffisamment près pour être aux premières loges ; pas plus que tous ceux qui

travaillent dans le quartier : Georgette, la mère de Noah et d’Alexa, journaliste au Wall Street Journal à l’instar de Dwight, ou Alfreda, celle d’Andrew, architecte et son collègue Tom ; ni bien sûr que tous ceux qui travaillent dans les tours, tels ces traders qui, ne mesurant pas l’ampleur de la catastrophe, remontent travailler en plaisantant sur ce qu’il faut vendre ou acheter ! Sans compter ceux qui y sont venus justement ce jour-là : Chris Young, coursier intérimaire venu installer un projecteur, coincé dans l’ascenseur ou Jan Demezur, laveur de carreaux. Les multiples personnes évoquées rendent concret et émouvant le récit minutieux, voire haletant, de la panique qui s’installe peu à peu, ordres et contrordres se succédant, de l’horreur grandissante au fur et à mesure que chacun prend conscience du piège qui se referme sur les employés comme sur les sauveteurs. Le lecteur comprend que, malgré un attentat précédent en 1993 et certaines mesures de sécurité mises en place, les tours étaient vulnérables : personne n’imagine pourtant que ces dernières vont s’effondrer, la pagaille domine y compris chez les pompiers ; les responsables internes de la sécurité ne prennent pas les bonnes décisions, des employés frileux n’osent pas quitter leur poste tant qu’ils n’y sont pas autorisés ! Certains devront leur salut à des héros ordinaires tels « L’homme au foulard rouge », un trader de 24 ans nommé Welles Crowther, ou Rick Rescorla, 62 ans, colonel à la retraite dont tous les responsables sécurité auraient dû s’inspirer.

911, c’est le numéro des urgences aux États-Unis, c’est la manière d’écrire (9-11) la date du 11 septembre et c’est enfin le nom que les Américains ont donné aux attentats perpétrés à Manhattan en ce jour de 2001. L’auteur a passé beaucoup de temps à se documenter pour livrer ce récit mosaïque qui suit une multitude de personnages, dont certains ont existé, les autres étant largement inspirés des témoignages recueillis directement par l’écrivain et de ses lectures. Le récit alterne ainsi, selon une typographie différente, le vécu de ceux qui sont à l’extérieur, parfois juste à côté du WTC, et celui des milliers de « prisonniers » coincés dans chacune des tours jumelles. Même les matériaux prennent la parole à un moment donné et des schémas viennent illustrer le récit pour une meilleure compréhension de la situation.

Ce texte restitue donc des faits qui appartiennent déjà à l’histoire pour des jeunes qui n’étaient pas encore nés ou presque en 2001. Il tâche de reconstituer cette tragédie avec humanité et objectivité, rendant ainsi hommage à toutes les victimes et aux sauveteurs, professionnels ou non, sans taire les querelles d’experts, architectes ou assureurs. Les lycéens de Stuyvesant se retrouvant ensuite à Noël font preuve d’humour voire de cynisme par rapport aux événements, glosant sur ceux qui, par un hasard miraculeux, ont échappé à la mort ou qui, au contraire par un funeste concours de circonstances, ont péri ce jour-là, mais Nikita se demande

comment essayer de réduire la colère et la rage de ceux qui commettent de telles exactions.

***Douze heures avant*, Gabrielle Ambrosio, traduit de l'italien par Lise Caillat, Scripto, Gallimard Jeunesse, 2011.**

Librement inspiré de l'histoire vraie d'Ayat al-Akhras et de Rachel Lévy, ce récit polyphonique suit, durant la demi-journée du 29 mars 2002, de nombreux personnages qui se croisent à Jérusalem. Ils sont Palestiniens ou Israéliens, travaillent ensemble parfois ; tous ont souffert, souffrent encore et continueront de souffrir. Dina a 18 ans et a toujours vécu dans le camp de Deisha. Excellente élève, elle doit épouser son cousin Faris ; elle a des ambitions, mais son quotidien composé de peur et de violence se rétrécit de jour en jour et la désespère : le couvre-feu l'empêche d'aller au lycée, de voir son fiancé qui ne peut quitter Bethléem et sa journaliste préférée, Leila Oder, n'apparaît plus sur le téléviseur car elle a été blessée. La mort de Marwad, un voisin père de deux enfants, contribue sans doute à sa décision : la mort pour la mort, la vengeance, la fin des humiliations ; elle se rapproche de Ghassan, expert en explosifs car sa décision est prise : se faire exploser en faisant un maximum de victimes ; certains de ses frères ont déjà été arrêtés, Said son père travaille pour et avec les Israéliens, gardant pour lui tout ce qu'il pense, tout en partageant les mêmes angoisses que ses collègues vis-à-vis de la sécurité des enfants.

Myriam a le même âge, elle a vécu en Californie et rêve de retourner aux États-Unis ; depuis deux mois, elle pleure la mort de son ami américain Michael, victime d'un attentat, séchant les cours pour trouver refuge dans la nature ; elle s'éloigne de plus en plus de sa mère Shoshi qui se focalise sur Nathan, son aîné âgé de 19 ans, car il accomplit son service militaire et s'est replié sur lui-même depuis qu'il a assisté à la mort de plusieurs camarades lors d'un attentat.

Ce jour-là, Dina et Myriam pénètrent ensemble dans le supermarché, elles pourraient être sœurs ; seul Abraham, le deuxième agent de sécurité comprend ce qu'il se joue et tente d'arrêter Dina ; lui qui n'aspire qu'à vivre en paix, le paiera de sa vie.

La construction narrative suit les différents protagonistes heure par heure, maintenant ainsi un certain suspense tout en étirant le temps ; cette originalité constituera sans doute un obstacle pour les plus jeunes qui risquent de perdre le fil, même s'ils pourront se référer à la liste des personnages présentés en début de roman. L'écriture est sobre, presque sèche, sans fioritures, tout en laissant s'exprimer les sentiments et les interrogations des protagonistes ancrés dans une réalité quotidienne empreinte de violence ; une fois les trois victimes identifiées, chacun pleure ses morts et cherche à comprendre ; la répression s'enclenche, les soldats

israéliens viennent détruire la maison de la martyre, sans se préoccuper des dégâts collatéraux, arrêtent ses frères, tandis que tout le camp célèbre Dina et son geste, laissant Faris désemparé. Soutenu par Amnesty international, ce court roman résume à lui seul et sans jugement l'imbroglie tragique au sein duquel deux peuples sont enfermés.

***Je ne t'oublierai jamais*, Florence Cadier, Folio Junior, Gallimard Jeunesse, 2010.**

Yael, la jeune narratrice, vit à Jérusalem au sein d'une famille que l'on pourrait qualifier de progressiste et éclairée ; sa mère est professeur d'hébreu dans un lycée qui accueille des élèves juifs et arabes chrétiens ; son père travaille avec des Palestiniens de Ramallah ; elle se réjouit, à l'instar de son amie Dafna, de l'arrivée des vacances d'été. Elle s'interroge souvent sur les raisons qui entretiennent la haine des adultes entre eux dont les enfants subissent les conséquences ; bien qu'elle ait appris à vivre avec la violence et la peur, son univers s'écroule lorsque son frère aîné Noham, âgé de 14 ans, meurt dans un attentat. Yael peine à gérer sa douleur et sa révolte, bien plus que les jumeaux Micha et Ilan âgés de 5 ans ; si son père, pour protéger sa famille, surmonte dignement cette épreuve, il n'en va pas de même pour sa mère qui ressasse son chagrin, indifférente à tout ; Yael supporte en outre de plus en plus mal la pitié ou l'embarras de son entourage. Un jour, ses parents lui annoncent qu'ils ont décidé de déménager à Névé Shalom Waahat as-Salam, un village situé entre Jérusalem et Ramallah<sup>1</sup> : juifs, musulmans et chrétiens ont décidé d'y vivre en paix ; on y parle les deux langues et on y célèbre toutes les fêtes religieuses. Elle réagit si mal à cette nouvelle qu'elle finit par fuguer. La deuxième moitié du récit est consacrée au lent apaisement de sa colère et de sa haine par Yael : sa méfiance et son repliement cèdent progressivement devant l'accueil et la gentillesse des enseignantes, Aisha et Roumia, des voisins, Moussa et Fatma avec lesquels se parents se sont liés, de ses nouveaux amis Shérine, Atalia, Ahmed et Ben. La jeune fille comprend qu'elle n'est pas la seule à avoir perdu un être cher et que l'apaisement ne lui fera pas oublier son frère, au contraire.

Ce roman, qui a été précédemment publié en 2004 chez Syros Jeunesse (Tempo) sous le titre *De Jérusalem à Névé Shalom*, présente l'immense mérite de rappeler qu'il y a d'autres voies que celle du ressentiment et de la haine, même si c'est un chemin difficile à suivre.

---

1. Ce village existe réellement.

***Deux filles sur le toit*, Alice Kuipers, traduit de l'anglais par D. Zumstein, Wiz Albin Michel, 2011 (puis Poche Jeunesse Hachette, 2013).**

Comme le précédent et le suivant, ce roman analyse les conséquences dramatiques d'un attentat terroriste pour les survivants de la famille d'une des victimes. Sur les conseils de sa thérapeute Lynda Brown, devant laquelle elle reste muette, Sophie Baxter commence un journal intime le 1<sup>er</sup> janvier. La jeune fille âgée de 16 ans et demi, vit à Islington au nord de Londres avec sa mère décoratrice d'intérieur, son père étant décédé d'un cancer lorsqu'elle avait deux ans. D'emblée le lecteur sait qu'une tragédie a eu lieu l'été précédent car mère et fille ressassent leur chagrin, leurs relations se détériorant de jour en jour : Emily la sœur aînée, 19 ans, étudiante aux Beaux-arts de Leeds est morte. Mais Sophie refuse absolument de se souvenir des circonstances de ce décès, malgré des crises de panique de plus en plus fréquentes ; petit à petit ressurgissent les moments passés à discuter ou contempler le lever de soleil sur le toit-terrasse de la maison, les disputes, les sorties, les blagues, le tout empreint de nostalgie et du regret de n'avoir pas su profiter suffisamment de ces moments précieux à jamais disparus. Au lycée, la jeune fille peine à retrouver un équilibre ; les relations avec Abigail sa meilleure amie se distendent, elles se disputent de plus en plus souvent. Abi fréquente davantage Megan, tandis que Sophie se rapproche d'une nouvelle élève, Rosa Leigh, qui l'initie à la poésie et l'accompagne discrètement sans la bousculer. Sophie n'éprouve aucune haine face à ce qui est arrivé, dont le lecteur n'apprendra que très tardivement les circonstances, ce procédé étant justifié par son impossibilité à les évoquer : Emily est morte dans ses bras lors d'un attentat à la bombe dans le métro de Londres<sup>2</sup> ; outre la culpabilité éprouvée du fait de n'avoir été que très légèrement blessée, la narratrice se reproche de les avoir retardées toutes deux, les amenant à prendre ce métro-là plutôt que le précédent. Suffisamment intelligente pour ne pas faire d'amalgame, elle se rapprochera même de Kalila, une camarade de classe de confession musulmane, confrontée à des discours haineux.

Dans ce journal qui s'étale sur sept mois Sophie narre avec sincérité, parfois avec complaisance, ses états d'âme ; elle reste très centrée sur elle-même, malgré ses dénégations, au point de ne pas avoir compris qu'Abi, dont la mère est alcoolique, était devenue boulimique et se faisait vomir sous l'influence néfaste de Megan. Elle prend cependant de plus en plus conscience de son attitude agressive envers sa mère, se la reproche tout en étant incapable d'agir autrement. Grâce au soutien d'un groupe et de

---

2. Référence explicite aux attentats du 7 juillet 2005.

plusieurs amis, sa mère sortira la première du marasme et de la dépression, désespérée face à sa fille, sachant qu'elles se font du mal. Malgré son profond mal-être, la jeune fille garde néanmoins les préoccupations de son âge : s'intéresser aux garçons qui l'entourent et la remarquent lui permet d'oublier momentanément son chagrin. Aidée par l'écriture, la présence discrète et amicale de Rosa Leigh entourée de sa nombreuse famille, une nouvelle psy et enfin émue par la détresse d'Abi, Sophie se rend, apaisée, avec sa mère à la cérémonie d'hommage aux victimes le 7 juillet.

Un roman émouvant, mettant bien en valeur la culpabilité des survivants, la destruction des relations familiales, l'enfermement dans le chagrin qui parasite et perturbe toute communication, l'impossibilité pour des êtres qui s'aiment de se le dire, les contraignant à se faire souffrir plutôt que de se soutenir, mais porteur d'espoir.

***Ma sœur vit sur la cheminée, Annabel Pitcher, traduit de l'anglais par A. de Maupéou, PKJ, 2012.***

James Matthews, le narrateur, fête tout juste ses 10 ans et n'a qu'un espoir : recevoir un cadeau de sa mère et surtout revoir celle-ci ; en effet la cellule familiale a éclaté après la mort de sa sœur aînée, la jumelle de Jasmine. Rose, alors âgée de 10 ans, est la plus jeune victime d'un attentat, revendiqué par Al Qaida à Londres, ayant entraîné la mort de soixante-deux personnes cinq ans plus tôt. Mais Jamie, trop jeune à l'époque, ne se souvient de rien et n'arrive pas à pleurer sa sœur ; ses parents quant à eux ne parviennent pas à faire leur deuil et se disputent dès les funérailles, la mère voulant une tombe, où elle n'ira jamais se recueillir, le père une dispersion des cendres qu'il est incapable d'effectuer malgré ses tentatives répétées. La mère finit par quitter le foyer pour suivre Nigel, un membre de son groupe de soutien ; le père, au chômage, emménage loin de Londres, à Ambleside, où il a retrouvé un travail auquel il ne se rend qu'épisodiquement car il a sombré dans la dépression et l'alcoolisme. Les deux jeunes, solidaires, se débrouillent comme ils peuvent : le lecteur devine que Jasmine, qui essaie d'être elle-même et non une pâle copie de Rose, souffre d'anorexie ; elle tente pourtant de protéger, soutenir son père et son frère tout en nouant une idylle avec Léo ; le récit s'étale sur quelques mois à partir de l'arrivée des enfants dans leur nouvelle école jusqu'à leur participation à une émission de télé-réalité, à laquelle leur mère assiste, mais occasion pour Jamie, d'admettre enfin qu'elle ne reviendra jamais auprès d'eux. La chronologie est parfois perturbée au gré des souvenirs du jeune garçon (ceux des circonstances de l'attentat entre autres) qui se montre aussi mature que naïf ; très isolé et harcelé à l'école, il se lie d'amitié avec Sunya, Pakistanaise ostracisée comme lui, vis-à-vis de laquelle il se montre tour à tour amical et agressif, car il se sent coupable de déloyauté : elle est de confession musulmane, or,

depuis la mort de Rose, son père hait tous les musulmans sans exception ! Elle comme lui essaient de continuer de rêver, de résister à la cruauté de leur camarades et aux préjugés de leurs parents. L'auteure, si elle ne ménage pas ses personnages, leur confère la capacité de surmonter petit à petit leurs difficultés ; au désespoir des adultes, elle oppose l'envie de vivre des jeunes sans pour autant sacrifier à une fin heureuse convenue : même si Jamie a enfin pris publiquement la défense de Sunya en se battant pour elle, que la mort de Roger son chat a déclenché un chagrin qui n'avait jamais pu s'exprimer et que son père l'a consolé, il n'en reste pas moins du chemin à parcourir pour cette famille amputée d'une sœur, d'une mère et épouse, dont le seul adulte est encore tellement fragile que ses enfants lui cachent leurs fréquentations.

Un roman émouvant qui met en valeur les conséquences désastreuses d'une telle tragédie au sein d'une famille tout en tablant sur la résilience. Le ton du narrateur n'est jamais larmoyant, son optimisme forcené face au retour de sa mère pourrait passer pour de l'aveuglement, mais n'est qu'un déni d'enfant candide souffrant cruellement de l'absence maternelle ; il est en outre capable d'humour et de recul voire, inconsciemment, d'un certain cynisme. Ce récit, qui a fait l'objet de plusieurs éditions, y compris pour adultes, rappelle le précédent, publié un an auparavant si l'on se base sur les éditions originales.

***Le Village aux mille roses, Philippe Nemann, Flammarion Jeunesse, 2016.***

Comme le titre l'indique, des roses de toutes les couleurs fleurissent dans ce village et il y en a pour tous les goûts ! Mais un jour, le chef n'autorise plus que la culture des roses noires, magnifiques d'ailleurs ; face aux résistances, il se montre intraitable, envoie ses gardes détruire toutes les roses colorées et fait régner la terreur sur le village. Le vieux jardinier magicien, créateur de la rose noire, révolté devant une telle intolérance qu'il était loin d'avoir anticipée, crée en secret un nouveau rosier que chaque habitant plante courageusement : au printemps des rosiers multicolores fleurissent partout, mettant le chef dans une rage folle ; mais ses sbires ont beau tout couper, les fleurs repoussent sans arrêt et, lorsque le chef ordonne de tout saccager et déraciner, y compris les roses noires pourtant les seules ayant grâce à ses yeux, les gardes se rebellent, le menacent et il s'enfuit. Le village retrouve sa sérénité au milieu des roses de toutes les couleurs, chacun pouvant choisir sa préférée, sachant que les bouquets multicolores sont les plus beaux !

Il faut connaître les circonstances de l'écriture de ce conte poétique pour comprendre le lien avec le terrorisme : comme l'explique l'auteur à la fin de l'ouvrage, son texte est en effet dédié à Ariane Theiller, 24 ans, l'une des

victimes du Bataclan qui travaillait pour la revue *Rustica* ; un internaute ayant suggéré de baptiser une rose à son nom, l'écrivain a imaginé un récit qui prônerait la diversité face à la dictature. Pour ne pas oublier donc, ce petit album à petit prix, aux illustrations simples et symboliques (un rond autour duquel viennent se superposer cinq pentagones décalés, de toutes les couleurs ou tout noirs) pour accompagner le texte, abordable dès le plus jeune âge.

***À la place du cœur, saison 1, Arnaud Cathrine, Robert Laffont, 2016.***

Même quand on habite une petite ville sinistrée de province, 17 ans, c'est l'âge de tous les possibles, celui des émois amoureux et du rêve d'un avenir à Paris ; c'est l'âge de Caumes qui fête son anniversaire avec tous ses amis en ce mardi 6 janvier 2015. Et miracle, ce soir-là, Esther s'intéresse enfin à lui ! C'est le début de leur idylle, mais dès le lendemain, l'univers de tous ces adolescents bascule : ils vont se retrouver scotchés, y compris pendant les cours, devant toutes les images qui tourneront en boucle, étourdis par les commentaires incessants concernant l'attentat contre *Charlie Hebdo*, la fusillade de Montrouge, la prise d'otages de l'Hyper Cacher, l'assaut de l'imprimerie de Dammartin-en-Goële. Le récit narré à la première personne par Caumes lui-même se déroule sur six jours ; les événements tragiques servent de toile de fond aux réactions qu'ils suscitent : stupeur et sidération, angoisse. Autour du narrateur, les opinions se révèlent au grand jour : son copain Kévin Vilard évoque la théorie du complot et se rapproche de Nicolas Ballard et de ses sbires qui harcèlent, maltraitent de plus belle son ami Hakim, l'appelant « Hakim Kouachi » ; les amalgames sont faciles, le racisme ressurgit ; débordant d'assurance en sa qualité de fils du maire, Théo, ami de Caumes et de Hakim, fait la leçon aux harceleurs. Ceux-ci n'en auront cure : Hakim se retrouvera à l'hôpital, grièvement blessé, ajoutant au désarroi de Caumes, de Théo et d'Esther qui se rendent à la manifestation parisienne du 11 janvier, au cours de laquelle ils apprendront son décès. Le narrateur, déjà très ébranlé par les événements venus interférer avec une histoire d'amour qu'il vivait pleinement, se révolte et s'interroge sur la vie et la mort : Hakim lui manque et le hante déjà.

C'est un livre coup de poing, à réserver aux plus âgés : l'écriture est directe, réaliste, souvent crue, la sexualité et le corps faisant partie des préoccupations du héros y tiennent une place importante ; l'auteur n'esquive aucun thème tels la violence, le racisme, le harcèlement, le nudisme (dont Caumes est adepte), l'homosexualité (celle assumée de sa prof de philo, Madame Barsacq, celle inavouée de Hakim) ; la suite (saison 2) est annoncée pour mars 2017.

***Little sister*, Benoit Séverac, Syros, 2016.**

À l'instar de ceux qui ont perdu un proche dans un attentat, il n'est pas plus facile de survivre pour la famille d'un jeune qui s'est radicalisé. Lena, 16 ans, a dû changer de nom et déménager depuis la parution, quatre ans plus tôt, d'une photo de son frère Ivan aux côtés d'islamistes exhibant la tête décapitée d'un journaliste français retenu en otage en Syrie. Ses parents le croyaient à Londres, cartes postales à l'appui ! Devenue célèbre pour de mauvaises raisons, la famille est harcelée et insultée : la vie devient en enfer, tant au travail pour le père qu'au collège pour Lena, les amis s'éloignent. Il faut quitter Toulouse, partir dans une région inconnue, sans dévoiler l'ancienne identité. Malgré une vie dévastée, face à des parents apathiques devenus l'ombre d'eux-mêmes, Lena oscille entre colère, incompréhension et espoir : elle veut croire à tout prix que son frère n'appartient pas à ce groupe qui a commis d'autres exactions depuis ce fameux 12 janvier 2012, qu'il est toujours vivant. Ce qui semble confirmé lorsqu'elle reçoit enfin de ses nouvelles par l'intermédiaire de Théophile Nadou, 21 ans, qui n'a jamais cessé de lui écrire. Lui non plus, pourtant le meilleur ami du jeune homme à l'époque, n'avait rien vu venir. Ivan donne rendez-vous à sa sœur en Espagne où ils ont de la famille, dans un lieu connu d'eux seuls, terrain des jeux de leur enfance, situé à Port Lligat, près de Cadaquès. Sous prétexte de revoir son oncle et sa tante, Lena obtient la permission d'y aller sans rien dire à ses parents bien sûr et Théo propose de l'accompagner en Catalogne. Le lecteur (adulte tout du moins) devine bien avant elle qu'il s'agit d'un traquenard. Son frère, qui se nomme désormais Abderrahmane El Khader, n'est revenu que pour embrigader deux jeunes Espagnols mineurs chargés, en guise de test, de faire sauter un navire américain en rade de Barcelone ; mais également pour enlever sa sœur destinée à être mariée au frère de son émir, ce qui le fera monter en grade...

Même s'il peut sembler parfois un peu didactique, ce récit présente le mérite d'aborder sans fard le thème de la radicalisation et de ses ravages au sein d'une famille. Pour les parents de Lena, Ivan est « mort », ils ne s'en remettent pas et ne peuvent même plus donner d'amour à leur fille ; celle-ci tout à la joie de retrouver un frère chéri veut croire qu'il n'a pas commis les atrocités dont il est accusé. Elle ne devra son salut qu'à la présence vigilante de Théo qui sollicitera l'aide de son logeur Joan Piel et de ses amis Carlos, Felipe et Victor, tous anciens membres de la CNT espagnole, considérés comme des terroristes par Franco : ils se lancent dans une opération de sauvetage même s'ils n'en ont plus l'âge et pas vraiment le droit ! Mais Théo pensera heureusement également à recontacter un agent de la DCRI qui l'avait longuement interrogé, ce qui permettra à un groupe d'intervention mixte franco-espagnol de secourir Lena, Joan et de capturer les terroristes. Quatre voix se succèdent, celles de Lena, héroïne naïve mais déterminée, de

Théo qui la soutient, l'aime et agit pour la sauver, de Joan que son passé de résistant rattrape et, pour l'épilogue, celle du brigadier-chef Tambon, plus réaliste et administrative, même s'il s'émeut des retrouvailles des jeunes amoureux ; l'auteur multiplie ainsi les points de vue tout en permettant à l'action de progresser à un rythme soutenu. Le parallélisme entre les deux causes, celle des anarchosyndicalistes et celle des islamistes sera sans doute la source de nombreux débats ainsi que les réflexions de Joan sur ses combats passés face au discours rapide et stéréotypé que lui oppose Ivan, seul moment où la parole lui sera donnée.

Quelques films récents pourront éclairer le sujet :

***Le ciel attendra* de Marie Castille Mention Schaar, 2016.**

La radicalisation de plusieurs jeunes filles et le désarroi de leur famille. Sans doute le plus abordable. Les autres étant à réserver, après visionnement et si on les juge adaptés, aux plus âgés.

***La Désintégration* de Philippe Faucon, 2012.**

Le cheminement et le passage à l'acte de plusieurs jeunes gens dans notre région.

***Made in France* de Nicolas Boukhrief, 2016.**

L'infiltration de Sam, journaliste indépendant de culture musulmane, dans les milieux intégristes de la banlieue parisienne. Il se rapproche d'un groupe de quatre jeunes qui ont reçu pour mission de créer une cellule djihadiste et de semer le chaos au cœur de Paris.

***Nocturama* de Bertrand Bonello, 2016.**

Plusieurs jeunes gens de milieux très divers commettent des attentats dans Paris (lieux symboliques) puis se réfugient dans un grand magasin. Ils seront tous abattus par la police. Les motivations peu claires des terroristes, y compris pour eux, semblent s'apparenter à la dénonciation d'un monde dépourvu de sens à leurs yeux. Film controversé étant donné le sujet et la date de sortie, alors qu'il avait été écrit bien avant les attentats en France.

***L'Attentat* de Ziad Doueiri, 2013.**

Adapté du roman éponyme de Yasmina Khadra<sup>3</sup> (2005) : Amine Jaafari,

---

3. Paru ensuite en poche chez Pocket.

médecin arabe israélien intégré et reconnu exerçant à Tel Aviv, tente de comprendre ce qui a poussé sa femme à mener un attentat suicide ; le roman pourra d'ailleurs être proposé aux plus âgés et je signale qu'une adaptation en BD est parue chez Glénat en 2012, signée de Loic Dauvilier et Glen Chapron.

Sans compter bien sur tous les films relatant des actions terroristes plus anciennes (Action Directe, Brigades Rouges, ETA, FLN, Fraction Armée Rouge, GAL, GIA, OAS, IRA, KKK, etc.).

Enfin, voici les titres qui seront, en principe, présentés dans le prochain numéro, suivis de quelques indications vous permettant de contextualiser l'action, sans compter que d'autres titres auront peut-être vu le jour d'ici là...

***Après la première mort*, R. Cormier, traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Poslaniec, Médium poche, L'école des loisirs, 1985<sup>4</sup>.**

Quatre terroristes retiennent en otage les occupants d'un bus, des enfants et la conductrice, pour obtenir le démantèlement d'une agence gouvernementale américaine.

***L'Homme en noir*, Thierry Jonquet, Biblio Mango, 2003. Réédition de *La Bombe humaine*, Souris noire, Syros, 1994.**

***H.B.*, Thierry Lenain, illustré par Sophie Dutartre, Éditions Sarbacane, 2003.**

Ces deux récits s'inspirent de la prise d'otages de la maternelle de Neuilly en 1993.

***Zed*, Rosemary Harris, traduit de l'anglais par M.-A. Dutartre, Stock/Mon bel oranger, 1985, puis Livre de poche, Hachette Jeunesse, 1996.**

Un enfant de 8 ans est victime d'une prise d'otages ainsi que sa famille durant quatre jours ; plus tard, il essaie de retrouver le fils de l'un des terroristes arabes.

---

4. Ouvrage présenté dans le cadre d'un réseau autour de l'auteur ; cf. le numéro 40 de la Revue *Recherches*, 2<sup>e</sup> semestre 2004.

***11 h 47 bus 9 pour Jérusalem*, Pnina Moed Kass, traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Marchand, Macadam, Milan, 2004.**

Attentat suicide mené par un jeune de 16 ans dans un autobus se rendant à Jérusalem.

***Terreur muette*, Santiago Herraiz, traduit de l'espagnol par B. Ferrier, Livre de poche, Hachette Jeunesse, 2004.**

Un jeune lycéen espagnol se lie sans le savoir à une jeune femme appartenant à un groupe de terroristes basques qui prépare un attentat dans un aéroport de Madrid.

***Little Brother* de Cory Doctorow, Pocket Jeunesse. 2012.**

La menace terroriste justifie-t-elle toutes les mesures liberticides prises pour la contrer ? Le jeune Marcus l'apprendra à ses dépens mais ne s'avoue pas vaincu. L'auteur rend explicitement hommage à **1984**.

***Samedi 14 novembre*, Vincent Villeminot, X'prim, Sarbacane, 2016.**

Benjamin était à la terrasse d'un café le 13 novembre 2015 ; légèrement blessé, il a survécu, pas son frère ; le lendemain, il croise les terroristes et suit l'un d'eux parti se réfugier chez sa sœur, bien décidé à se venger.

***Mon bataclan*, Fred Dewilde, Lemieux éditeur, 2016.**

L'attentat, pendant et après, narré par un rescapé qui dessine puis raconte. Un témoignage sous forme de BD puis de récit.

***Et mes yeux se sont fermés*, Patrick Brad, Syros, 2016.**

Maele, 16 ans, éprise de justice, devient Ayat et part en Syrie épouser Redouane. Un an plus tard, elle rentre en France.

***Ma meilleure amie s'est fait embrigader*, Dounia Bouzar, De La Martinière, 2016.**

Sarah et Camille racontent tour à tour l'embrigadement de cette dernière et les moyens d'en sortir.

***Je vous sauverai tous*, Émilie Frèche, Hachette Jeunesse, 2017.**

Éléa est partie en Syrie depuis six mois ; les mots de sa mère Laurence et de son père Samir se mêlent à ceux du journal intime de la jeune fille rédigé un an auparavant.